

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

MAI 1875.

---

TRENTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

---

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
39, RUE ST. GABRIEL.

1875

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

## TERRITOIRE DE DAKOTA.

*Mission du Lac-au-diable, aujourd'hui Mission des Sept Douleurs.*

Dans notre numéro de Janvier dernier nous donnions une lettre de M. Bonin, Ptre., écrite aussitôt après son arrivée au Lac-au-diable ; aujourd'hui nos lecteurs auront l'avantage de lire tout ce qui a trait à la fondation de cette Mission toute canadienne.

C'est au mois de Septembre dernier que cinq Sœurs Grises partirent de Montréal, en compagnie de M. L. Bonin, Prêtre de ce diocèse, pour aller fonder une mission au nord du vaste territoire de Dakota.

Les lettres et extraits de lettres qui suivent feront voir d'une manière bien frappante toute la force civilisatrice que possède la religion. C'est au milieu des tribus de Sioux que nos Sœurs Grises viennent de planter leur tente ; or, que sont ces Sauvages ? quelle idée s'en est-on toujours formé jusqu'à aujourd'hui ? Les Sioux ont toujours été considérés comme les tribus les plus barbares et les plus cruelles du continent américain ; le gouvernement de la république américaine a perdu de nombreuses troupes et des sommes énormes dans ses efforts pour les réduire ; ces Sioux inspiraient la terreur chez toutes autres tribus sauvages, et même pendant un certain temps nos prêtres missionnaires de la Rivière Rouge n'osaient espérer qu'il fût possible de faire parvenir chez eux la *bonne nouvelle*.

Des femmes portant la croix sur leur poitrine, des Sœurs se présentent, et le farouche Sioux n'est plus reconnaissable. Non seulement il reçoit la *femme de la prière*, mais celle-ci prend de l'empire sur lui, le maîtrise et au lieu d'un loup ou d'un tigre elle ne trouve devant elle qu'un agneau.

Depuis longtemps nos voisins américains auraient adouci et même civilisé ces barbares habitants des forêts, s'ils avaient employé la croix au lieu de la carabine.

*Notre-Dame des Sept Douleurs, 7 Novembre 1874.*

Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous adressais le 27 Octobre, au moment même de notre départ de St

Paul ; celle aussi datée du 2 courant, jour de notre arrivée au Fort Totton ; aujourd'hui, ie vous écris cette première de notre Mission même des Sept Douleurs, qui porterait bien son nom, si nous n'avions pour adoucir nos moments d'amertume et d'ennui, l'intime et suave persuasion que notre bonne Mère du Ciel veille avec tendresse et amour à la garde de ses pauvres enfants volontairement exilés.

J'avais d'abord pensé vous donner le simple itinéraire de notre voyage sans aucun autre préambule ; mais nous avons besoin d'épancher le trop plein de nos cœurs et de vous assurer de notre vive affection tout en réclamant de votre part un peu de cette fraternelle sympathie que nous saurons d'autant mieux apprécier que nous sommes dans un plus complet isolement. Pour vous en donner une idée, qu'il me suffise de vous dire que nous sommes à six milles du Fort et que nous n'apercevons autour de nous, dispersées çà et là que quelques pauvres cabanes sauvages d'un aspect noir et misérable dont le coup d'œil ne peut que nous convaincre que nous sommes bien loin du centre de la civilisation. Telle était, il y a deux cents ans, notre terre du Canada. La maison plus que modeste du Rev. M. Bonin, prêtre missionnaire, est en construction à quatre arpents de la nôtre ; ce bon Monsieur résidera au Fort jusqu'à ce qu'elle soit prête à le recevoir ; en attendant nous serons privées de la Ste. Messe, c'est le plus dur sacrifice que nous ayons à faire dans le moment ; car éloignées comme nous le sommes de tout ce qui nous est légitimement cher, le pain du voyageur et le pain des anges est pour nos âmes un aliment nécessaire, seul capable de nous soutenir et de nous encourager ; aussi nous soupirons après le jour où nous aurons le bonheur de posséder sous notre humble toit le plus aimable des hôtes qui saura à lui seul dissiper nos ennuis et nous faire aimer notre pays d'adoption.

Maintenant, comptant vous faire plaisir j'entreprends volontiers le court récit de notre voyage à partir de St. Paul, que nous laissons sans regret, y ayant fait malgré nous un séjour de trois semaines ; la cordiale et toute affectueuse hospitalité que nous reçûmes des bonnes Sœurs de St. Joseph

avait bien adouci le contretemps de notre halte forcément prolongée ; mais, après trois longues semaines d'attente il nous était bien permis de désirer de repartir, afin de nous rendre chez nous.

Aussi, inutile de vous dire avec quelle joie nous saluâmes le 27, jour fixé pour notre départ. A 7 heures précises nous disions adieu, à nos chères et bonnes hôtes pour prendre place dans les voitures qui nous attendaient à la porte et nous rendre à la station du chemin de fer, où nous rencontrâmes M. et Mme Forbes, leurs deux demoiselles, avec leurs nièces, et un officier des troupes du Fort Totton. Après avoir fait connaissance, nous nous installâmes tous ensemble dans les wagons, le cœur joyeux de poursuivre enfin notre route ; cependant nous ne pouvions nous défendre d'un certain sentiment de tristesse au souvenir du pays et de cette chère maison-Mère, dont nous allions nous éloigner de plus en plus ; aussi, notre regard se porta du côté de notre beau Canada comme pour lui dire un dernier adieu, mais bientôt la pensée de la Foi avec ses immortelles espérances nous porta à remercier le bon Dieu de nous avoir choisies quoique bien indignes pour une aussi belle mission.

La journée se passa assez vite et sans aucun incident ; le soir nous descendîmes du train à Braner pour y prendre le souper, après lequel nous remontâmes de nouveau et faisant nos préparatifs de nuit qui furent vite faits, n'ayant qu'à prendre nos sacs de voyage en guise d'oreiller, nous nous disposâmes volontiers à accepter un bienfaisant sommeil qui ne se fit pas longtemps attendre, car nous étions fatiguées. Le lendemain nous étions à Moorhead ; nous traversâmes un pont et débarquâmes à Fagot pour y prendre notre déjeuner. Nous nous mettons de nouveau à la remorque de notre engin qui devait en trois ou quatre heures, nous rendre à Jamestown ; mais une tempête horrible de neige fut cause que nous n'arrivâmes que le soir. Des voitures nous attendaient à la station ; M. et Mme Forbes ainsi que leur famille se rendirent chez Madame Patterson leur fille, tandis que nous nous dirigeâmes vers une petite maison d'une encore plus chétive apparence que celle du matin, où on nous servit notre diner ; et comme l'ap-

petit est la meilleure de toutes les sauces, nous le trouvâmes excellent. Mais nous ne fîmes pas un aussi chaud accueil aux lits qu'on nous avait préparés dans un espèce de hangar exposé à tous les vents et où le feu ne brillait que par son absence. Aussi, force nous fut de nous résigner à greloter toute la nuit longue, tout en nous promettant bien de trouver quelque expédient pour le lendemain au soir ; en effet, pour la nuit suivante nous installâmes des lits de camp dans l'unique petite chambre que nous avions à notre disposition et qui nous servait tout à la fois, de réfectoire, de parloir, de salle d'exercices et puis de dortoir. Après deux jours d'attente, nous étions bien aises de voir enfin arriver les wagons, que le mauvais temps avait mis en retard ; nous fûmes bientôt prêtes et sans nous faire attendre nous y primes vite nos places. A midi sonnânt, notre petite caravane composée d'une vingtaine de personnes laissa Moorhead, par des chemins impraticables ; aussi fûmes-nous obligés de faire halte après n avoir parcouru que 23 mil. seulement : déjà il était tard et nos chevaux très fatigués. Nous campâmes donc ce soir-là tout près d'un joli petit lac ; les hommes se hâtèrent de dresser les tentes, de nous faire un bon feu et puis nous primes notre souper, nous retirant ensuite sous notre tente respective pour nous reposer, tant bien que mal, de la lassitude du trajet.

Laissez-moi vous dire que nous n'oublîâmes pas en nous réveillant, (car c'était le premier jour de Novembre,) de saluer la belle Fête de la Toussaint. Privées de la Ste. Messe ; nous nous joignîmes cependant à vous toutes, bien chères Sœurs, pour rendre nos hommages aux amis du bon Dieu, les nôtres aussi ; et comme nous devions continuer notre route toute la journée entière, ma Sœur Supérieure demanda à M. Forbes, si nous ne pouvions pas réciter le chapelet en commun ; ce bon Monsieur parut satisfait de cette religieuse pensée ; il reuni la petite caravane et ma Sœur Lajmmerais le commença en anglais (ce n'était rien moins qu'une congrégation anglaise.)

Le temps était magnifique et tout le monde en bonne santé. A 9 heures donc nous nous mîmes en marche et nous ne nous arrêlâmes que vers les quatre heures du soir, bien

transises et bien fatiguées. Mais en arrivant au campement, nous aperçûmes des tentes et un bon feu qui pétillait et nous invitait à profiter de sa bienfaisante chaleur, aussi nous ne nous fîmes point prier et volontiers nous allâmes nous dégourdir les doigts en attendant le souper qui ne tarda pas. Après notre modeste refection, M. Forbes témoigna le désir d'entendre chanter quelques psaumes, mais faut-il vous le dire ? nous n'en avons guère envie. Car en un aussi beau jour et sur une terre étrangère, nous nous trouvions pour le moment, comme des enfants d'Israël sur les rives de Babylone, regrettant les douces symphonies de nos belles et joyeuses Fêtes du cher *chez nous*. Cependant, empruntant les sentiments de la Ste. Vierge, nous entonnâmes de notre mieux son beau cantique du *Magnificat* ; nos chants, parait-il, devenus harmonieux attirèrent le monde d'alentour qui se groupant autour de notre tente, écoutèrent avec une respectueuse attention ce chant de la prière dont le faible écho avait quelque chose d'inaccoutumé dans ce vaste désert. Aussi, il était touchant de les voir se découvrir et s'agenouiller les uns après les autres, ayant à leur tête le bon M. Forbes qui le premier leur avait donné l'exemple ; chacun ensuite se retira pour se disposer et se préparer à une nuit de repos ; nos lits semblables à ceux de la veille avaient cependant subi une petite amélioration, on nous avait gratifié chacune d'une botte de paille.

Cependant, cette pauvre Sr Lajemmerais peu habituée à ce genre de lit, me disait, longtemps avant le reveil, " Hélas, quand donc arrivera le jour ? je n'en puis plus, tant les os me font mal." Je la plaignais tout en me réjouissant de n'être pas seule à lutter avec l'insomnie. Tant qu'à ma Sr Supérieure et Sr Drapeau, toutes deux savaient bien employer leur temps et elles dormaient profondément ; enfin on nous annonça qu'il fallait se lever et faire diligence pour le déjeuner.

Après un bout d'oraison et quelques fervents *Requiem* en faveur des Trépassés, dont nous allions faire la Commémoration, nous primes un bon repas et après avoir levé le camp, nous nous installions dans notre wagon, joyeuses de dire adieu à la dernière halte et de cheminer notre route

vers le Fort Totton où on nous disait devoir arriver vers les quatre heures P. M.

Après quelques milles de marche, nous traversâmes une rivière ; déjà transises de froid, nous nous arrêlâmes à une petite habitation où avec reconnaissance, nous acceptâmes une bonne tasse de thé, et profitant de la chaleur du poêle nous en prenions une provision pour le reste du voyage.

Enfin, vers les quatre heures, nous foulions notre sol d'adoption, et nous descendions à la porte d'une humble et modeste maison, domicile de M. McLaughlin, employé du Fort, brave et excellent homme, qui avait conduit notre wagon tout le long du trajet. Ce bon Monsieur mérite toute notre reconnaissance, ayant été pour nous plein de prévenance et nous ayant entourées de délicates et respectueuses attentions. Nous reçûmes chez lui une franche et toute cordiale hospitalité pendant les quelques jours que nous y séjournâmes avant de prendre possession de notre maison des Sept Douleurs. Contentes et heureuses d'être au terme de notre voyage, il nous tardait cependant de reprendre notre train de vie ordinaire. Accompagnées de Mr. et de Mad. Forbes, nous allâmes visiter notre cher *chez nous* dès le lendemain de notre arrivée ; le temps était magnifique et la route à suivre offre une vue vraiment belle ; nous fîmes donc un agréable trajet. Dans un certain endroit on nous fit remarquer ce qu'ils appellent ici *Dent du Diable*, c'est une grosse roche sur le sommet d'un petit monticule qui a tout à fait la forme d'une dent. Plus loin on aperçoit le Cœur du Diable, c'est le point le plus élevé de l'endroit qui dessine parfaitement un cœur portant le nom du lac qui fait la beauté de ce pays sauvage. De notre maison nous apercevons un peu dans le lointain ce monticule et nous saluons avec bonheur la croix qui domine sa hauteur dont l'ombre bienfaisant devra protéger et guider cette nation infidèle des pauvres Sioux que nous sommes appelées à évangéliser, tandis que son aspect nous encouragera nous-mêmes dans nos travaux journaliers de la civilisation de ces chers Sauvages que nous aimons déjà sans les connaître. Cette élévation à la distance d'où nous la voyons, ressemble à celle de Chateauguay, elle nous fera donc ressouvenir du Manoir et c'est



déjà quelque chose dans notre isolement, car tout ce qui rappelle le pays est cher au cœur de la pauvre missionnaire. Les appartements de notre maison sont vastes et bien éclairés, il y en a quatre au premier étage et quatre au second ; la chapelle occupe la gauche en entrant ; à droite sont les deux parloirs et la pharmacie. Les salles du haut sont pour les enfants ; les filles d'un côté et les garçons de l'autre seront entièrement séparés ; les corridors sont larges et bien aérés : les murs glacés et bien blancs ; le tout, enfin, offrait un coup d'œil qui ne serait pas à dédaigner dans votre grand pays. Nous avons un vaste grenier d'où un escalier nous conduit à un belvédère qui nous donne une des plus belles vues du lac que nous ne pouvons contempler que de là seulement, notre maison se trouvant située comme dans une espèce de vallon. Il nous manque une cave et un hangar ; nous n'avons que le dessous d'un escalier pour placer tous nos bagages et provisions qui sont assez considérables, ayant affaire au *Gouvernement américain*, toujours si libéral et si généreux. Nous n'avons pas une seule armoire. Mais en revanche nous avons plusieurs douzaine de chaises passablement bonnes et un grand nombre de couchettes, toutes de six pieds, avec des matelas et des oreillers faits de ripes, nous avons hâte d'en faire l'essai ; nos lits pour le coup devront avoir quelque chose en rapport avec ceux des Carmélites. Nous possédons en outre quarante belles tables d'école de deux places chacune avec les pieds en fer et devant être fixées au plancher.

A présent que sans beaucoup de fatigue je vous ai fait parcourir notre splendide domicile, je vous laisse à vos réflexions pour retourner au Fort, car il fait froid ici, n'ayant point encore de poêle de monté et rien de prêt ; nos valises et autres provisions nécessaires n'étant point arrivées, il nous faut nécessairement aller les attendre en patience chez le bon M. McLaughlin. Après donc une journée de repos et avoir joui d'une belle promenade sur les bords du lac dont les eaux sont fades et insipides, nous eûmes le plaisir de voir arriver notre bagage. Dès ce jour qui était le 5, nous songeâmes à aller mettre notre maison en ordre ;

il fallut tout d'abord commencer par nettoyer les planchers encore couverts de mortier et de taches de peintures. Nous eûmes à cet effet de bonnes grosses sauvagesses qui auraient été assez fortes pour nous aider ; mais bien peu habituées à ces sortes d'ouvrage, elles ne réussirent pas du premier coup ; nous espérons cependant pouvoir les faire réussir après un certain temps d'apprentissage. Nous nous hâtons de tout préparer afin d'ouvrir les classes le plus tôt possible.

Le 6 qui était un vendredi nous nous décidâmes à rester chez nous, malgré qu'il n'y eut pas grand'chose de prêt. Les Sioux apprenant que nous étions installées s'empresèrent de venir nous voir ; les chefs nous présentèrent la main en signe de bienvenue et ils nous dirent par un interprète qu'ils étaient contents de nous voir au milieu d'eux. De notre côté nous les assurâmes que nous les aimions et que nous essaierions à apprendre leur langue, ce qui parut leur faire plaisir. L'un d'eux surtout, nous examinant de la tête au pied se mit à nous dire : Washte ! Washte ! ce qui signifie, bon, joli ; c'est leur meilleur qualificatif. Les femmes aussi vinrent nous faire visite avec leur plus belle toilette, la figure peinte de rouge, de jaune et de noir, puis les doigts chargés de bagues et de joncs avec de longs pendants d'oreilles, robes à nombreux frisons et leurs couvertes par-dessus le tout ; les hommes sont à peu près habillés comme les blancs. Ces bons Sauvages paraissent bien disposés ; mais il est probable qu'il y aura bien des difficultés à rencontrer, car ils sont superstitieux et les parents sont singulièrement attachés à leurs enfants et il est à craindre quelques misères de ce côté ; mais vous voudrez bien continuer à prier pour le succès de cette œuvre qui doit être chère au cœur de Notre Seigneur.

---

*Notre-Dame des Sept Douleurs, 25 Décembre 1874.*

Nous aurions désiré, avant ce jour, aller à domicile visiter les pauvres malades ; malgré notre bonne volonté nous n'en avons pas eu le temps et, outre cette première raison, nous n'avons pas de voiture à notre disposition et la distance était beaucoup trop grande pour pouvoir s'y transporter à pieds.

Mais les chers Sauvages impatients de nous voir coururent se plaindre aux employés du Fort, disant dans leur langage : " La Robe noire et les femmes de la prière ont été envoyés ici pour nous. Nos enfants sont malades, ils meurent et personne ne vient. " Ce reproche aurait été bien mérité sans les raisons précédentes. Ayant pu se procurer la voiture d'un des messieurs du Fort, ma Sr. Supérieure et ma Sr. Lajemmerais se mirent en route et furent très bien accueillies des quelques familles qu'elles visitèrent. Elles étaient accompagnées d'un interprète qui les fit entrer dans une loge où se faisait la *Danse de la Médecine*, pratique aussi absurde qu'immorale de leur prétendue religion, où ils disent offrir des sacrifices soit pour l'âme d'un des leurs qui vient de mourir, soit pour savoir quelque chose d'important. Depuis notre arrivée, ces sortes de danses ont été plus souvent répétées que de coutume ; ils craignent, disent-ils, que notre médecine soit plus forte que la leur ; quelques uns même de ceux qui sont les plus attachés à ces pratiques superstitieuses veulent empêcher les autres d'envoyer leurs enfants à l'école, leur donnant à croire que nous les ferons mourir de faim, et il est à craindre qu'ils pourront peut-être se laisser influencer d'autant plus que le démon va faire tous ses efforts pour continuer à régner en Dieu et en Souverain au milieu de cette nation barbare, qui, loin de suivre la loi naturelle, se laisse aller à tous les penchants de leur nature corrompue et n'ont tous ensemble aucune connaissance du vrai Dieu. A vous donc, bien chères Sœurs, de nous aider du secours de vos prières afin d'obtenir du cœur de Jésus, un regard d'amour et de miséricorde en faveur de ses pauvres Sioux qu'il a rachetés, comme nous, au prix de tout son sang.

.....

Notre visite à domicile eut un bon effet. Car dès le lendemain matin une foule de Sauvages avec leurs femmes et leurs enfants, tous plus ou moins sales, malpropres et déguenillés, nous arrivait et remplissait les parloirs. Les uns voulaient à tout prix de la médecine, les autres nous amenaient leurs enfants pour nous les confier. J'eus les prémices de cette abondante moisson que nous étions venues récolter de

si loin. C'était un enfant pulmonaire de 12 à 13 ans à qui je me hâtai de préparer un lit, car il était dans un état de faiblesse à ne pouvoir se soutenir. Mais en constatant son excès de dégoûtante malpropreté, j'avais peine à me résoudre à le mettre dans d'aussi blanches couvertures sans lui donner auparavant un petit *aperçu* de toilette, mais je ne pus satisfaire mon légitime désir, l'enfant était pour le moment trop fatigué et trop épuisé faute de bons soins; je remis donc la partie à quelques jours plus tard, ce qui s'effectua à ma grande satisfaction.

Nous reçûmes dans la même semaine un petit garçon de huit ans qui avait encore son père et sa mère et qui paraissaient vouloir nous le mettre entre les mains; le petit bonhomme se laissa *décrasser* et ensuite habiller bien volontiers. Fier comme un roi d'avoir de si beaux habits en échange de ses misérables haillons, il était tout joyeux et ne faisait què gambader; mais quand il vit son père et sa mère se disposer à partir, la scène changea, et alors il se mit à crier comme si on l'eût égorgé, et plus on se servait de belles paroles et de caresses pour l'apaiser, plus il s'opiniâtrait à crier. Son père trop mou pour l'encourager à rester, lui dit de se consoler, qu'il allait le ramener; alors je lui représentai qu'il ne pourrait pas retourner chez lui avec tout ce qu'on lui avait donné et qu'il fallait reprendre ses haillons et me redonner son habillement. Le père se fâcha, fronça les sourcils et me regarda d'un œil farouche qui me fit trembler de peur; mais je me donnai garde de ne lui rien laisser apercevoir; je lui otai les hardes et le pauvre petit Sauvageon nous laissa, content de s'en retourner avec ses parents. Quelques jours après, le père vint se reconcilier et nous dire qu'il était prêt à nous donner son enfant si nous voulions le reprendre. Cet exemple de fermeté de notre part aura un bon effet parmi les Sauvages, et nous avons pris pour règle invariable de toujours agir de la sorte, car autrement ils nous amèneraient les uns après les autres leurs enfants pour les faire habiller, sans se soucier de nous les laisser pour les faire instruire.

Les parents sont en général extraordinairement attachés à leurs enfants et ce leur est un grand sacrifice de s'en

séparer ; aussi, depuis le premier jour que nous en avons reçus, sont-ils continuellement ici pour s'en informer et pour les voir, ce qui fait que les enfants s'ennuient beaucoup. C'est une vraie comédie parfois. L'autre jour, si je n'avais pas eu la précaution de mettre sous clef une des petites filles dont j'ai la charge, la mère me l'enlevait, et j'avais pourtant passé trois longs quarts d'heure à raisonner avec elle, et elle m'avait paru tout-à-fait décidée à me laisser sa petite, mais c'était pour mieux jouer son rôle. En effet, à peine étais-je descendue au réfectoire et avais-je commencé mon repas, qu'on vint me dire qu'une femme était à la porte de la salle, qu'elle était même allée jusqu'au grenier et qu'elle paraissait furieuse. De suite, je monte avec l'interprète, je lui dis que je ne fais pas de mal à son enfant, qu'au contraire, je l'aime et que je ne veux que la rendre heureuse ; enfin je finis par lui faire entendre qu'elle a trop d'esprit pour vouloir ainsi me tromper. Elle s'apaise petit à petit, prend sa petite fille à part, lui signifie qu'il lui faut rester avec les Sœurs bon gré, mal gré, et s'arrache à la hâte laissant sa pauvre enfant tout en pleurs. On nous dit que cette Sauvagesse a fait un coup exceptionnel en n'ayant point cédé aux cris de sa petite fille. Ces enfants sont très intelligents, mais d'une apathie presque sans égale, il faut une dose de patience peu ordinaire pour entreprendre de les instruire et de leur montrer à travailler. Nous avons pour interprète une bonne et excellente jeune fille métisse qui a commencé à faire la classe aux enfants qui sont déjà au nombre de vingt, en attendant que nous puissions nous-mêmes apprendre leur langue et les instruire ; il nous tarde de savoir leur idiome. Car tant que nous ne pourrons converser avec eux, nous ne leur serons pas d'une grande utilité. Nous chantons en Sioux tous les Dimanches ; quelques Sauvages assistent à la Messe, d'autres viennent au Salut dans l'après-dîner. Plusieurs parmi la nation lisent leur langue et reçoivent un journal Sioux qui leur est envoyé régulièrement.

---

3 Février 1875.

Cette fois encore, je suis en retard, mais pardonnez-moi, je vous en prie, je me corrigerai certainement dès que j'aurai un peu plus de temps disponible. Ce n'est ni exagération ni excuse, nous avons toutes tant à faire que nous ne savons où donner de la tête; ce surcroît de besogne tout en laissant libre le vaste champ de la pensée chasse loin les ennuis et bien des soucis, les heures et tous les jours de la semaine sont le plus souvent employés à nettoyer nos chers enfants encore peu stylés à la propreté, le reste du temps il faut tailler et coudre afin de les habiller : ajoutons à cela les classes qu'il faut suivre, des *roderies* qu'on ne doit pas omettre, enfin bien des *accidents* qu'on ne *saurait* et qu'on ne *pourrait prévenir*. Quoiqu'il en soit, il est certain que nous n'oublions pas nos chères Mères et nos chères Sœurs de Montréal; le souvenir affectueux que vous nous conservez et que nous trouvons exprimé dans chacune des circulaires trouve ici un écho : il est comme un lien qui nous unit encore plus étroitement.

Je vous écrivais ma dernière le 25 Décembre, par conséquent le beau jour de Noël. En vous parlant de notre Messe de minuit j'ai omis la note la plus intéressante, c'est la présence d'au moins quarante Sauvages et douze sauvagesses; ces premiers étaient habillés comme les blancs, pas un seul ne portait la couverture. Mr. Mme. et Dlle. Forbes ainsi que plusieurs des employés s'approchèrent de la sainte table; ces exemples seront suivis de bien d'autres il est probable.

La veille de Noël, vers les sept heures du soir, on nous avait amené une jolie petite fille âgée de six ans, je la reçus avec plaisir, la lavai bien *nette*, puis je l'habillai toute en *rouge*; c'était un présent de Noël, je l'acceptai comme tel. Ici comme ailleurs Noël est la fête par excellence; aussi nous n'entendimes parler que de *Christmas gifts*.

Au jour de l'an, tout s'est passé tranquillement, mais pas très proprement, car il fallait donner la main à une cinquantaine de femmes et d'hommes qui venaient nous offrir leurs hommages. Ma Sœur Supérieure leur fit donner à chacun une baigne, ce qui leur fit grand plaisir. Dans l'après-midi les visiteurs et les visiteuses étaient à peu près tous retournés;

on m'amena une petite fille âgée de 10 ans, sale et bien laide ; c'était des étrennes sans doute. Je laissai à sa mère toutes les guenilles que je pus enlever à son trousseau, puis je la fis monter à la grande salle ; aujourd'hui elle est métamorphosée, elle est active et propre. Ce ne fut que quelques jours plus tard que nous reçûmes la visite de l'aristocratie de Totton, le vent et le froid ayant empêché pendant plusieurs jours les gens civilisés de sortir. M. Forbes vint seul avec deux employés le lendemain du jour de l'an malgré le grand froid.

Ce bon Monsieur est enchanté de voir ses projets et ses désirs enfin réalisés. Il ne peut s'empêcher de pleurer lorsqu'il entend chanter les enfants, lesquels s'acquittent assez bien de ce qu'ils appellent leur devoir ; ils ont déjà reçu plusieurs visites de messieurs les Officiers et de quelques dames.

Le 6, la belle fête des Rois solennisée chez nous avec toute la pompe possible, passa ici inaperçue, elle n'est pas même d'obligation. Nous eûmes cependant le salut dans l'après-dîner ; un des garçons de ma Sœur Lajemmerais âgé de six ans fut baptisé, un bon nombre de Sauvages assistaient, les enfants chantèrent deux cantiques sioux, ce qui fut bien touchant. Il fait vraiment bon d'entendre chanter les louanges de Dieu dans la bouche de ces pauvres enfants, malheureusement nés infidèles. Le Dimanche suivant le frère de celui qui venait d'être baptisé le fut à son tour, il est âgé de quatre ans.

A l'heure qu'il est nous comptons vingt-quatre enfants : douze garçons, douze filles.

Dernièrement notre chère Sœur Lajemmerais recevait le garçon d'un chef, grand orateur ; la veille de l'arrivée du fils le père vint nous parler des qualités et des perfections de son enfant : ce dernier était incomparable ; de plus il portait la *couette* à laquelle il tenait fortement, paraît-il. On lui dit qu'il n'y avait aucune difficulté pour cela, que si l'enfant désirait garder ses cheveux nous les lui laisserions. Il partit content. Le lendemain nous arrive le jeune garçon de douze ans avec sa longue *couette* et ses

pendants d'oreilles. Ma Sœur Lajemmerais était bien décidée à le laisser en habits sauvages tant qu'il conserverait sa chevelure, sans avoir cependant l'intention de lui faire la *couette* tous les matins. M. Forbes vint quelques jours après et lui dit que s'il voulait être chef à son tour, il fallait se laisser couper les cheveux comme les autres ; la chose fut faite, et le lendemain il ôta lui-même ses pendants d'oreilles. Maintenant il est comme les autres et bon garçon. Son père et sa mère l'ont vu depuis, ils paraissent contents de le voir comme un blanc. Dernièrement le père est monté à la salle pour demander au jeune garçon s'il désirait aller à une danse qui avait lieu le soir même. Sur la réponse négative que Sœur Lajemmerais avait déjà donnée, le fils répondit au père que si la Sœur ne lui permettait il ne pouvait y aller ; il agissait déjà mieux que le père.

Les enfants ont la classe tous les jours, l'interprète les fait lire, leur fait le catéchisme ; ils écrivent assez bien pour le peu de temps qu'ils y ont employé ; ils aiment beaucoup à chanter et apprennent vite. Dans quelques semaines nous leur ferons subir un petit examen pour encourager et les parents et les enfants.

Le 16, un des petits fils d'un des chefs, notre voisin, mourait âgé de trois ans à peu près, c'était grand deuil. Cet enfant était Métis, la mère étant mariée à un blanc, bon Irlandais converti ; c'est justement le postillon pour Totton. Le 17 dans l'après-midi tous les enfants allèrent faire une visite. Mes Sœurs Lajemmerais et Drapeau étaient allées l'ensevelir dans l'avant-midi et l'avait mis autant que possibilité il y eut, comme un blanc, ce qui était du nouveau pour tous ; nous chantâmes un cantique en Sioux près du corps, nous récitâmes le Notre Père en Sioux à plusieurs reprises, puis nous partîmes. La mère était sur un grabat qui pleurait et appelait par son nom l'unique enfant qu'elle avait et qu'elle venait de perdre ; leurs lamentations sont vraiment pathétiques, et tirent presque les larmes sans même que nous les comprenions trop. Le lendemain quatre garçons en bandelières blanches se rendaient chez le chef pour y chercher le corps ; il fut transporté à la chapelle et entouré de fleurs et de chandeliers ; puis la Messe des an-



ges fut chantée ; les enfants chantèrent aussi, puis la sépulture se fit à quelques arpents de la maison, lieu désigné pour le cimetière. Cette cérémonie fit impression sur les Sauvages qui étaient en assez bon nombre. Espérons. . . ions et travailleurs. Dieu leur ouvrira les yeux et ils verront. Jusqu'à présent ils se montrent à peu près indifférents. Mais il faut convenir que nous ne comprenons guère encore leur langage.

2 Mars 1875.

Le nombre des enfants augmente tous les jours, nous en comptons maintenant 29 ; quelques-uns des premiers que nous avons reçus sont partis, les uns pour cause de maladie, d'autres ont déserté, d'autres enfin étant partis pour aller se promener ne sont plus revenus. Si on demande à ces derniers pourquoi ils ne reviennent pas, ils ne savent que répondre ; quelques fois ils inventent des mensonges inimaginables pour qui a du sens commun ; en général ils aiment à rester à l'école. Ceux qui sont partis regrettent ensuite leur coup. Il y a deux semaines, une de mes petites Siouses âgée de 9 ans désertait avec son père et sa mère qui étaient venus la voir ; elle fit un mensonge des plus abominables et ne se gêna nullement de le répéter à ceux qui ont voulu l'entendre ; nous étions peinées, mais non surprises ; les parents l'ont ainsi élevée et les premiers ils lui donnent de tels exemples. Nous avons appris qu'elle désirait revenir, mais la porte ne lui sera ouverte que sous de fortes conditions et d'amples réparations.

Nous avons eu le malheur de perdre notre institutrice en Sioux, qui a quitté notre classe pour prendre mari ; cependant la classe se continue ; nous avons confié l'enseignement de la langue Siouse à une jeune fille qui elle-même a été instruite chez un ministre protestant. C'est un vrai exercice de patience que d'avoir cela à mener. C'a ni ton, ni façon, ajoutez à cela une tête la plus dure possible et vous aurez une idée juste de ce qu'est notre sous-maîtresse. Dès demain les enfants commenceront à apprendre l'anglais ; ce sera un jour en chaque langue alternativement. —

Le 5 Fev. M. Forbes et deux des employés M<sup>r</sup>. Mc-Laughlin et Baribeaut ainsi qu'un des chefs venaient nous surprendre en classe, les enfants étant à écrire. Après avoir examiné écritures et ratures, etc, etc.....ils en furent enchantés aussi bien que de l'air de civilisation qu'ils remarquèrent chez tous. Je les fis chanter en Sioux et en anglais, ce qui mit le comble à l'enthousiasme; en effet ils avaient bien fait toutes choses. Ces enfants sont tous intelligents, mais d'une apathie qu'on ne saurait concevoir et qui chez quelques-uns est indomptable. Il faut patienter, souffrir, endurer; longtemps après avoir parlé vous au rez peut être une réponse. C'est ce que me font quelques-unes de mes Sauvagesses âgées de 16, 17 et 18 ans que j'ai au nombre de 8; le reste sont des enfants d'au-dessous de 11 ans. Si vous commandez les grandes en quelque chose qui ne leur va pas, elles posent comme un roc: menaces, caresses, rien ne les fera bouger. C'est une dépense de patience extraordinaire, aus-i nous craignons quelques fois en être à bout, mais Dieu nous aide et nous espérons qu'avec le temps nous ferons quelque chose de quelques-unes d'elles. Chez les Sauvages, l'enfant n'est jamais contrarié en rien, il est libre de ses actes; aussi le père et la mère consultent les goûts et les caprices des enfants; de là la source de tant de misères et de bouderies: avec nous cependant on peut les dire dociles.

Le 7, Dimanche, un soldat irlandais instruit par M. Bonin était baptisé, il faisait aussi sa première communion, en même temps que le petit garçon d'un des officiers. C'était une fête et une nouveauté pour Totton. Ma musique fut un peu mieux que les Dimanches ordinaires.

Tous les jours quelques Sauvages viennent faire baptiser leurs enfants; quelques grandes personnes se préparent. C'est un commencement; espérons que plus tard la plus grande partie fera de même, surtout si cette *furieuse* Médecine perd son prestige. Le 15, ma Sr Lajemmerais allait visiter un jeune homme pulmonaire. Avancé qu'il était, la maladie était incurable. Après plusieurs visites l'interprète lui parla d'être baptisé, il répondit qu'il y penserait et fit dire à M. Bonin de revenir le lendemain. M. Bonin

s'y rendit, mais inutilement ; les instructions de son père, homme de la danse de médecine, l'avaient décidé à ne pas être baptisé ; toutes les raisons et tous les moyens possibles ont été pris, mais en vain ; il ne voulait pas déplaire à son père. Il est probable qu'il avait aussi à craindre quelque chose de la part des gens de la Médecine : des coups sont réservés à ceux qui n'assistent pas régulièrement aux réunions, à ceux aussi qui veulent abandonner. Depuis le 16 une lampe constamment brûlé devant la Ste. Vierge ; nous espérions, que voyant approcher la mort, il se déciderait. Les hommes de la Médecine se tenaient toujours à ses côtés, lui faisant mille magies plus ou moins insignifiantes : des sacs de cette Médecine suspendus entouraient sa couche. Il est mort le 27 Fév. sans que nous ayons eu la consolation de le savoir baptisé. Quelques heures après, le père et la mère en grand deuil, jambes nues et presque sans habit, passaient à notre porte pleurant et criant, ils se rendaient à une Danse. Là, paraît-il, les parents du défunt se taillent des lambeaux de chair, se coupent les cheveux ; tout cela, comme sacrifice pour l'âme de celui qui vient de mourir ; ils exposent le corps sur quatre poteaux de 8 à 10 pieds de hauteur ; c'est là leur sépulture. Tout le long du chemin, on aperçoit en plein champs des cercueils ainsi élevés.

Un des chefs, notre voisin, a laissé baptiser une de ses femmes et administrer un de ses enfants mourants tous les deux ; je dis une de ses femmes, car parmi nos Sauvages, la polygamie est en honneur : plus un homme a de femmes mieux il est vu, les autres disent : " cet homme est riche, il fait vivre tant de femmes et beaucoup d'enfants."

Dernièrement ma Sr. Lajemmerais et moi sommes allées visiter ; en plusieurs maisons nous comptons deux, trois et même quatre femmes, puis un nombre infini d'enfants. Oh ! que c'est triste de voir une telle dégradation. Toutes ces cabanes sont à peu près dans le même état de malpropreté, à part quelques rares exceptions.

Jé demeure avec respect et affection, ma Très Honorée Mère et mes bien chères Sœurs,

Votre toute dévouée Sœur en Notre Seigneur,

Sr. ALLARD

## TONG-KING.—(Annam)

### CONFESSEURS ET MARTYRS.

Dans le numéro 31<sup>ème</sup> de nos Annales du mois de Novembre dernier, nous avons donné quelques détails sur une persécution montée et exécutée au Tong-King par la classe dite les "Lettrés," l'été dernier. La diplomatie européenne s'est émue de la chose, surtout la France; la paix semble faite et liberté est accordée aux Européens de circuler et de vivre dans le Tong-King Occidental.

Les Missionnaires ont mis à profit la tranquillité du moment pour recueillir et enregistrer les faits, glorieux aux yeux de la foi, qui se sont produits pendant cette dernière persécution.

Quoiqu'il soit hors de doute que le motif, qui a mis les armes aux mains des Lettrés pour massacrer les chrétiens, ait été la haine de la religion autant que le désir de se venger de la France, il ne serait peut-être pas exact de prétendre que tous les chrétiens mis à mort ont été martyrs. Néanmoins, d'après les informations prises jusqu'ici, spécialement par Mgr. Gauthier, beaucoup d'entre les victimes ont généreusement confessé leur foi, et librement préféré la mort à l'apostasie. Nous détachons des correspondances de Mgr. Gauthier plusieurs de ces faits memorables.

Cinquante-sept chrétiens venaient d'être faits prisonniers. Avant de les mettre à mort, les lettrés leur firent cette sommation :

— Que ceux qui veulent la vie sauve se lèvent pour témoigner qu'ils apostasient!

Un homme et quatre femmes se levèrent, et furent aussitôt rendus à la liberté. Les autres, qui ne discontinuaient pas de prier, furent conduits sur les bords du fleuve, pour y être noyés. On leur lia les pieds et les mains, et, après les avoir attachés les uns avec les autres, on les précipita dans le fleuve.

Une mère, voyant qu'on s'appretait à lui enlever son enfant en bas âge, prévint les bourreaux, et se précipita dans

le fleuve avec son enfant, afin d'assurer le salut de l'âme de ce dernier.

Une autre femme, à qui les lettrés offraient sa grâce, à condition qu'elle leur céderait ses trois petits garçons, refusa énergiquement et fut aussitôt massacrée avec ses enfants qui tenaient ses genoux étroitement embrassés.

On pressait un jeune homme d'apostasier. Sa mère s'élança vers lui, et, le serrant contre son sein, s'écria avec force :

“ — Non, mon fils, non tu n'abandonneras pas ta religion !

“ — Non, ma mère, non jamais ! ” répond le jeune homme fortifié par cette parole.

Et à l'instant la mère et le fils sont impitoyablement massacrés.

Il serait trop long d'énumérer tous les faits de ce genre. Des enfants de sept à dix ans, que l'on voulait épargner pourvu qu'ils renonçassent à leur religion, allèrent spontanément se placer à côté de leurs parents déjà liés pour le supplice, et demandèrent à mourir avec eux. On parle même d'enfants de quatre à cinq ans qui s'arrachèrent des mains de leurs prétendus libérateurs, pour suivre leurs parents à la mort. Ils comprenaient qu'on voulait les envoyer à leur perte éternelle, en les élevant comme des païens.

Des témoins oculaires citent des chrétientés qui allaient à la mort, hommes, femmes et enfants, en récitant leurs prières à haute voix.

“ Une chrétienne, mère de quatre enfants en bas âge, écrit Mgr. Gauthier, vient de me parler de son mari décapité en récitant ses prières. Les bourreaux, voyant qu'il continuait de prier après avoir reçu un coup de sabre, entrèrent en fureur, et, le couchant sur le dos, lui tranchèrent la tête. Il avait, pour compagnons de supplice, deux hommes avec leurs jeunes femmes, tous les quatre nouvellement baptisés, et un enfant. Tous sont morts avec joie.”

Dieu a daigné récompenser la foi de ses serviteurs, et a voulu montrer au monde qu'il agréait le sacrifice de ces

innocentes victimes, en permettant qu'il se produisit sur leur tombe un fait extraordinaire.

Les corps des chrétiens ainsi massacrés, même après avoir commencé à subir la loi de la décomposition, ne répandaient aucune mauvaise odeur, au grand étonnement de tous, surtout des païens.

“ Je viens de recevoir, écrit encore Mgr. Gauthier, la déclaration verbale et écrite de deux prêtres, d'un diacre et de plusieurs catéchistes, attestant que, dans le courant de mai dernier, ils ont assisté ou travaillé de leurs mains à l'inhumation de trente corps de chrétiens noyés en haine de la foi, et que ces corps, malgré leur état de décomposition, n'exhalaient aucune odeur. Le jour, on les voyait flotter sur les eaux, par faisceaux de deux, quatre, cinq, six, et on allait en barque les chercher pour les ramener à terre et leur donner la sépulture. Mais, la nuit, comme ces corps n'exhalaient aucune odeur, on n'a pu en découvrir aucun. Quant aux cadavres des païens, tués et noyés à la même époque, par les rebelles ou les mandarins (la sous-préfecture de Huong-Son, d'où venaient tous ces cadavres, était alors le théâtre des massacres et de la guerre), ils infectaient tellement l'atmosphère, que le passage d'un seul suffisait pour faire fuir les abords du fleuve. Les corps de ceux-ci étaient faciles à reconnaître, car ils n'étaient point réunis en faisceaux, comme les corps des chrétiens. Le même fait s'est produit sur tous les points de la province de Nghé An. J'ai, à ce sujet, des témoignages très-nombreux et irrécusables. ”

Les chrétiens, obligés de se réfugier dans les montagnes, furent aussi l'objet de la vigilante sollicitude de Celui pour la cause duquel ils étaient poursuivis. Les bêtes sauvages, qui abondent en ces montagnes, se montrèrent envers eux plus clémentes que les lettrés. Les tigres, à leur vue, semblèrent avoir perdu leur férocité. Le fait devint si notoire, que des païens, voulant sauver des amis chrétiens, leur disaient : — “ Comme vous n'avez rien à craindre des bêtes féroces, faites-vous un abri dans la forêt, où nous pourrons vous faire parvenir les choses nécessaires à la vie, sans nous compromettre vis-à-vis des lettrés. ”

Vers la même époque, plusieurs centaines de rebelles, poursuivis par les troupes royales, cherchèrent, eux aussi, un refuge dans les montagnes. Malgré les armes dont ils étaient munis, ils furent, au bout de quelques jours, forcés par les tigres de quitter leur asile, car ils perdaient en moyenne quinze hommes par jour. Ils se réfugièrent dans les villages de la plaine, où ils ne tardèrent pas à tomber entre les mains des mandarins.

A côté de ces faits consolants, Mgr. Gauthier signale qu'il a auprès de lui plus de quinze mille chrétiens, réduits à la dernière misère, sans abri et sans ressources. Ce prélat a dû contracter un emprunt pour empêcher les plus nécessiteux de mourir de faim. Au commencement de novembre, il avait déjà dépensé 92,852 francs; et cependant chacun des chrétiens secourus ne recevait par jour qu'une poignée de riz et un peu de sel.

Nous apprenons, d'autre part, que Mgr. Puginier a quitté Saïgon sans avoir pu obtenir que le gouvernement français intervint auprès de Tu-Duc pour faire concéder quelques indemnités aux victimes de l'expédition française. Il vient de rentrer dans sa mission.

## JAPON.

### LA SITUATION RELIGIEUSE.

Les dernières nouvelles reçues du Japon, à la date du 14 janvier, résument la situation religieuse et signalent les difficultés en présence desquelles se trouvent les Missionnaires.

“ Des témoins oculaires, écrit M. Marin, ont dû vous parler, avant moi, de l'incendie qui a complètement détruit la résidence des Missionnaires à Yokohama; l'église elle-même n'a échappé que par miracle. Nos pertes matérielles sont considérables. Ajoutez à cela la destruction de nos livres chrétiens, des correspondances et des archives, sans compter une foule d'objets qui ne se remplacent pas; et vous aurez une idée du désastre. A moins que d'abondantes aumônes ne viennent combler ce surcroît de déficit, nos œuvres seront grandement en souffrance. Impossible de songer à construire des églises, des chapelles et des écoles, toutes choses si nécessaires cependant pour combattre l'influence des protestants et des Russes. Nos ateliers d'imprimerie ont été détruits, il faudra du temps pour les réorganiser.

“ J'ai commencé, dans notre chapelle, des *sekkijō* (conférences publiques sur la doctrine); elles ont lieu plusieurs fois par semaine. Les auditeurs deviennent plus nombreux, à mesure que le bruit s'en répand. Quel sera le résultat? Je n'attache pas grande importance à ce genre de propagande. Une chose plus sûre, c'est l'introduction du christianisme dans les familles. Un certain nombre de familles sont venues récemment augmenter le nombre des chrétiens et des catéchumènes. De ce côté, Dieu semble nous promettre des consolations.

“ L'Œuvre de la Sainte-Enfance nous permet quelquefois de gagner à Dieu les parents des enfants que nous baptisons. Ainsi, tout dernièrement, à la nouvelle qu'un enfant se mourait, à quelques centaines de mètres de notre résidence, je partis en toute hâte et lui administrai le saint baptême à la grande joie de ses parents païens. Le lendemain, j'appris que les bouddhas et les autres objets superstitieux



avaient été jetés dans les eaux bourbeuses du canal. L'enfant est allé prendre place parmi les anges; le père et la mère sont de fervents catéchumènes.

“ Au mois de novembre dernier, une autre famille païenne fit baptiser un enfant en danger de mort. Le petit malade a guéri; ses parents, sa grand-mère et ses oncles sont devenus, comme lui, des enfants de Dieu et de la sainte Église.

“ La question religieuse agite vivement les esprits. L'erreur profite de notre manque de ressources pour étendre ses conquêtes ou plutôt pour semer partout, contre l'Église catholique, les préjugés que l'on sait. Le schisme russe, un moment en défaveur, regagne du terrain, et il menace même d'envahir certaines chrétientés anciennes de l'intérieur où nous n'avons pu encore porter notre action . . ”

Le danger, que signale M. Marin, n'est que trop réel. C'est surtout par les catéchistes que pénètrent la vérité et l'erreur. Chez les protestants, comme chez les Russes, l'argent abonde et leur permet d'envoyer et d'entretenir partout de nombreux émissaires. Dans son dernier compte-rendu adressé à MM. les directeurs du séminaire des Missions Étrangères de Paris, M. Midon donne des détails sur cette invasion des sectes dissidentes, et indique les moyens d'action qu'elles emploient.

“ Le paganisme, écrit-il, n'est pas le seul ennemi du catholicisme. A côté des sectes païennes, il y a les sectes dissidentes, le protestantisme sous toutes ses formes et le schisme russe. Le nombre des ministres protestants s'accroît de jour en jour au Japon. L'annuaire européen de 1874 ne portait pas moins de cinquante noms pour les seuls ports de Yokohama et de Yeddo; et, depuis lors, chaque paquebot américain amène quelque nouveau doctrinaire dont les malles sont remplies de bibles et autres livres de propagande. Parmi ces ministres, les uns tâchent d'obtenir quelque place lucrative de professeur qui leur fournit l'occasion de faire lire la bible sous forme d'exercices; les autres répandent des ouvrages qu'ils ont traduits en japonais, et acquièrent ainsi le droit d'émarger au budget de la société qui les envoie.

“ Grâce aux ressources dont ils disposent et aux positions qu'ils occupent, ils réussissent à grouper autour d'eux quelques disciples. Mais ce qui nuit le plus à la cause de la vérité, ce sont les objections de toutes sortes que les représentants du protestantisme jettent dans l'esprit des jeunes gens. Chaque jour, on rencontre des Japonais profondément imbus des accusations les plus ressassées contre le catholicisme, la papauté, etc... Je vous laisse à penser combien il est difficile à la religion d'avoir prise sur ces âmes, qui se seraient ouvertes sincèrement au catholicisme, si leur intelligence n'avait pas reçu cette empreinte de l'erreur.

“ De plus, certains protestants n'ont pas honte de battre monnaie et de flatter les idées nationales japonaises, en mettant leur plume au service du paganisme. Dernièrement, on a vu paraître, à Yeddo, avec le visa du gouvernement, un ouvrage intitulé : “ *Exposition des points erronés de la doctrine de Jésus.* ” Ce factum d'un Japonais aidé évidemment d'un étranger, est assez pauvre dans sa revue de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais ce que je voulais faire observer, c'est la préface écrite par un membre de l'Église anglicane. On s'efforce d'y établir : 1<sup>o</sup> que l'Occident ne doit nullement sa civilisation au christianisme dont l'apparition a été précisément le signal de la décadence de l'ancienne civilisation ; 2<sup>o</sup> que la doctrine chrétienne ayant été la cause ou l'occasion d'une foule de guerres et de luttes fratricides, comme la Saint-Barthélemy, l'Inquisition, etc., le Japon n'a rien à gagner à devenir chrétien...

“ A côté du protestantisme, il y a le schisme russe. Vous n'ignorez point les tendances envahissantes de la Russie et la tactique avec laquelle cette puissance sait pratiquer sourdement le système de l'annexion. Or, les vues ambitieuses de la Russie sur les îles septentrionales de l'archipel japonais, ne sont un mystère pour personne, pas même pour le gouvernement du mikado. Dans ces contrées, l'influence de la Russie prime celle des autres nations ; ses navires de guerre, toujours sur les côtes, sont un perpétuel *memento* de la force du géant, et tout ce qui est russe revêt, aux yeux des Japonais, un caractère spécial qui impose une sorte d'étonnement et de curiosité.

“ Le czar-pontife n’a eu garde de négliger, au Japon, le point de vue religieux. Le pape font tous leurs efforts pour gagner des adhérents au schisme et, par là, aux idées russes. Le pape, à Hakodaté, dispose de ressources qui le mettent à même d’agir avec un certain éclat et d’attirer à lui, par des moyens peu apostoliques. L’argent est habilement distribué à des jeunes gens que l’on a eu soin d’endhardir, en leur répétant que le pavillon russe les protège. Ces catéchistes recueillent des prosélytes en faisant miroiter devant les yeux toutes sortes d’espérances; chez le pape, la table est ouverte à tout venant, et les conditions exigées pour le baptême étant beaucoup plus larges que dans le catholicisme, il est tout naturel que le schisme fasse des recrues. ”

Depuis trois ans, le schisme russe a établi son centre d’action à Yeddo, d’où il rayonne jusque dans les provinces les plus éloignées. Le pape, avec un zèle digne d’une meilleure cause, y forme de nombreux catéchistes qu’il envoie et entretient ensuite, à grands frais, dans l’intérieur.

“ De tels convertis, ajoute M. Midon, n’ont évidemment rien de solide ni dans l’esprit, ni dans le cœur; mais que de mal ne font point à notre sainte religion, ce voisinage du pape et la comparaison, matériellement défavorable pour nous, que les Japonais établissent entre les deux doctrines! Le résultat le plus clair de cette propagande, c’est la haine du catholicisme. ”

Afin de contrebalancer le travail et le progrès des sectes dissidentes, il faudrait des églises à Yeddo, à Osaka, à Hakodaté; il faudrait des écoles, de nombreux catéchistes et les moyens de leur assurer, durant leurs pérégrinations apostoliques, le riz de chaque jour.

“ Nous n’avons plus rien, écrit M. Marin, pour faire face aux besoins du présent et aux éventualités de l’avenir. La tristesse m’accable; je fais ce que je puis, j’offre mes peines à Notre-Seigneur, et, après, à la garde de Dieu! ”

---

Le 17 de ce mois (1) l'Église du Japon a solennisé, pour la seconde fois, sous le patronage de la T.-S. Vierge, la fête de l'Invention des chrétiens, et a célébré le dixième anniversaire de ce grand événement.

Le Souverain Pontife venait de placer sur les autels les premiers martyrs du Japon et de les proposer à la vénération et à l'admiration du monde catholique, lorsqu'il plut à Dieu de faire luire des jours de miséricorde sur cette Église illustre, mais longtemps désolée, et de la tirer de son tombeau.

Non loin du lieu qui fut le théâtre du martyre de ces héros de la foi, les Missionnaires avaient, sous leur vocable, élevé un temple au vrai Dieu. Un jour, le 17 mars 1865, parmi les nombreux visiteurs que la curiosité attirait dans cette église récemment ouverte, quelques pauvres femmes se présentent. Comme Madeleine, elles aussi cherchaient leur Seigneur et leur Dieu, et elles ne le trouvaient pas. Leur divin crucifié n'était ni dans le paganisme où son nom était méprisé et son culte pros crit, ni dans la société européenne indifférente à tout ce qui n'était pas plaisir ou argent. La persécution avait mis des siècles à leur enlever leur Dieu ; elles ne savaient où trouver à le connaître, à le servir et à l'aimer. Bien des fois elles avaient tourné les regards vers l'Occident, et, au seuil de ce temple où les attirait autre chose que la curiosité, elles semblaient lui dire : "— Si vous l'avez, si vous possédez notre religion, dites-le nous. "

Elles entrent. Le Missionnaire (Mgr. Petitjean), amené sans doute par son bon ange, était au pied de l'autel. L'image de Jésus dans les bras de sa mère frappe leurs regards et plus encore leur cœur. C'est une révélation, elles ne savent contenir leur joie, elles abordent le Missionnaire :

"— Votre cœur, lui disent-elles à voix basse, et notre cœur ne sont qu'un seul et même cœur. "

(1) Par un bref daté de la fin de 1873, S. S. Pie IX a daigné instituer une fête spéciale à célébrer au Japon le 17 mars, dans le rit de double-majeur pour remercier Dieu de l'heureuse découverte des anciens chrétiens du Japon.

Puis, désignant l'image de Marie :

“ — Celle-là, c'est *sania Maria sama*; cet enfant, c'est *Deous sama*, c'est *Jesous sama*. Chez nous, ajoutent-elles, presque tout le monde nous ressemble ! ”

“ Soyez béni, ô mon Dieu, pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée, écrivait Mgr. Petitjean, l'heureux témoin de cette scène touchante. Quelle compensation des cinq années d'un ministère stérile ! ”

Ces humbles femmes quittent le sanctuaire et retournent au milieu des leurs annoncer “ qu'elles aussi ont vu le Seigneur, ” qu'elles ont retrouvé sa religion, son temple, son autel et ses ministres.

Depuis ce mémorable événement, en dépit de nouvelles persécutions, de désastres continuels et de mille obstacles, l'Église renaissante du Japon grandit chaque jour, et commence, jusqu'au milieu des populations païennes, ses pacifiques conquêtes. Puisse le souvenir du 17 mars consoler les chrétiens japonais et leurs missionnaires, intéresser à leurs épreuves leurs frères d'Europe, ranimer en tous la foi, l'espérance et la charité, et rappeler, en ce temps de persécution universelle, que le calvaire conduit toujours à la résurrection !

## LES PAUMOTOUS.

### TRADITIONS ET COUTUMES.

#### III.

CULTE DES ANCETRES.—SACRIFICES DU RUAHINE ET DU MARAÉ.

(Suite.)

Les sacrifices du maraé étaient bien autrement solennels que ceux du ruahine. Les victimes étaient ordinairement des tortues, des doradés, des bonites, etc.

La veille et le jour du sacrifice, tous ceux qui devaient y participer gardaient la continence. Ils couchaient ordinairement à côté de leurs pirogues, pour s'élancer, au point du jour, à la recherche d'une tortue, d'une bonite ou de tout autre grand poisson. Le pêcheur, qui l'avait pris, en détachait la plus brillante écaille et l'offrait au dieu dont l'image était sur la proue de la pirogue, désignant et consacrant la victime par ce chant :

*Ka okiti mai te tai ; tupa ruga, tupa raro,*  
Le flot se soulève ; il fait dériver à l'est, il fait dériver à l'ouest,  
*tupa ula, tupa tai. E pana*  
il fait dériver vers la terre, il fait dériver vers la haute mer. Il pousse  
*i mua, e pana i roto, e pana i muri.*  
à gauche de l'île, il pousse vers son milieu, il pousse vers son côté droit.  
*Tagaroa kai ki ruga, kai ki raro, koi to*  
Tagaroz, tu es puissant à l'est, tu es puissant à l'ouest, nous hissons  
*pilo, koi to uaua. Te pilo ka moe,*  
ton pavillon, nous hissons tes insignes. Que ton pavillon calme les flots,  
*et pilo no te rai ka moe.*  
ce pavillon par lequel le lieu de la tortue se calme.

La victime trouvée, tout le monde devait être à jeun pour procéder au sacrifice, sinon on le remettait au lendemain.

Mais, de même que les anciens Juifs accompagnaient l'offrande sanglante de quelques hosties pacifiques, de même nos Indiens ne manquaient pas d'adjoindre des cocos ou des taro aux poissons qu'ils offraient en sacrifice.

La victime trouvée, un messenger se revêt de l'oumé, ceinture étroite d'où pendent de longs filaments de feuilles de paudanus, de la *latoua*, ceinture noire, large de trois travers

de doigt, du *pouré*, collier de petites coquilles de nacre, du *katou*, chapeau de plumes, et de l'*omoré*, lance que le sauvage ne quitte jamais. A sa voix, tous les guerriers prennent le même costume et se réunissent en silence au maraé, devant lequel la victime repose sur une feuille de cocotier entourée de cocos et d'autres mets.

Le grand-prêtre appelé *pouré*, priant, ou *tahoura*, éclairé, ou *ariki*, roi, parce que, souvent, il réunit les deux pouvoirs, le grand-prêtre est adossé au maraé et entouré de ses officiers. A sa droite est le *houhouki*, à sa gauche le *fakataou* et le *hakari*. Derrière le maraé, en face du ariki, le *toutouri* est à genoux, tandis que les guerriers, assis à droite et à gauche, sur des tabourets, forment deux lignes parallèles.

Le *houhouki* coiffe d'abord l'*ariki* du *faou* ou perruque dont les cheveux crépus tombent sur le dos en longues tresses, et lui met dans la main droite un long bâton surmonté d'une petite idole. Il prend ensuite un bouquet de feuilles et en frappe le pavé pour réveiller et appeler la divinité.

L'*ariki* se tourne alors vers le marré, et, avec de grandes contorsions et de sourds hurlements, il invoque tous les dieux :

« — Taourouhoua, Kainoukou, Pouniava, Ronanoukou, Touteaotea, Toumakinokino, Tohoutika, Roua, Fatonga, Tou, Teati-Tou, Teati Rongo, Teati-Tané, Tama-tououhaou, Tama-arikiñahi, Tavaka, Rouafatou, Mahinouï, Temoana, Taihia, Tamatea, Honga, Marerekonganga, Roua, Kaiatoua, Moutouaïou'a, Mapou, Mahañga, Koaroa, Okea ; Tahouka. »

Puis, viennent les noms des dieux de famille, nomenclature fort longue et qui n'a d'intérêt que pour la localité. Ces invocations se répètent plusieurs fois pendant le sacrifice.

L'*ariki* chante ensuite, d'une voix basse, lente et cadencée ;

*U-u-uo* (uo bruit) ;      *te ika no Fauruka.*

Que le bruit en retentisse ; voici le poisson de Fauruhua.

Tous les guerriers chantent après lui.

*Ika te ahi a      Taourouhua      k i te ragi t'atapatukua. te ragi*

Au feu le poisson de Taouruhua      qui réside au ciel, au ciel

*ora ma tortu.      E-i-i-ia ! au ! u rokia ae,      tukua*

de la vie prodigieuse. Voilà ! Voilà ! il est pris le poisson comme

*1<sup>re</sup> rahi*                      *ora na toru ;*                      *i hia e haru-u-u-a-a*  
 venu du ciel de la vie prodigieuse ; il a été enlevé et saisi fortement.  
 (*harua* saisi, l'u et l'a répétés avec emphase).

L'ariki reprend :

*Na Teutanga pure*                      *na Tourouhoua ora tei kona*

Voici de Tentanga la prière à Tourouhoua le vivant qui demeure  
*i aha tailua.*

à la bouche de la haute mer.

L'ariki fait une libation d'eau de coco à l'idole. L'hakari prend alors la pierre sacrée de forme ovale qui porte l'effigie d'une divinité, et la met sur le ventre de la victime.

Le toutouri psalmodie :

*E niu, e niu, e niu maru, ia ai*                      *te ika o tai*                      *i te*

Pierre, pierre, pierre sacrée pour qui sera le poisson de la mer  
*moana hohonu ? la topa i te aro o Tourouhoua, ia topa*  
 profonde ? Qu'il tombe devant la face de Tourouhoua, qu'il tombe  
*i te aro o Kainoukou, i te aro o Pouniava.*

en présence de Kainoukou. en présence de Pouniava.

(Ici, l'énumération des noms de tous les dieux.)

*E tui te ika*                      *te nui fakahe, te ika*                      *i te kupega ;*

Mettez sur le poisson la pierre sacrée, sur le poisson pris au filet ;  
*e haru te ika*                      *i te vanaga mai, haru tia*                      *te ika*  
 saisissez le poisson                      à ma parole, saisissez hardiment ce poisson  
*nui nei, ia mate.*

si grand, et qu'il meure.

L'hakari coupe la tête de la victime, et en recueille le sang dans de petits vases. Le toutouri poursuit :

*Kahi taa*                      *a topa,*                      *a topa*                      *i te aro*                      *o*

Que cette tête tranchée tombe, qu'elle tombe devant la face de  
*Tourouhoua.*

Tourouhoua.

*Atua i te i ku tira, o Kainoukou, ao kai mai*

Dieu des mâts polis,                      Kainoukou, viens et mange.

*E atua hiva*                      *no*                      *Pouviava, ao kai mai.*

Divinité lointaine de Pouniava, viens et mange.

*Fakaagiagi*                      *no Rouanoukou, ao kai mair*

Dieu des brises légères de Rouanoukou, viens et mange.

*Te actua i te taura, o Touteatca, ao kai mair.*

Dieu des cordages, Touteatca, viens et mange.

*Tumanihini, no te Fatitiri, ao kai mai,*

Dieu de l'hospitalité, Fatitiri, viens et mange.

*E atua hau,*                      *o Touhoutika, ao hai mai.*

(1) Dieu de la paix, Touhoutika, viens et mange.



*E atua iku waka, o Tavaka, ao kai mai.*

*Dieu qui donnes le fini aux navires, Tavaka, viens et mange.*

L'immolation (*tapena*) et la dernière offrande de la victime (*rangi*) sont finies. Il ne reste plus que la manducation ou communion.

L'hakari éventre la victime et en retire les entrailles. La tortue et les entrailles sont cuites à deux feux différents. Les entrailles sont retirées les premières. L'ariki en prend un morceau qu'il partage et mange avec ses officiers. Le reste, déposé aux pieds du capteur, est par lui distribué à toute l'assistance d'où les femmes et les enfants sont exclus,

La tortue, retirée du feu à son tour, rapportée au maraé, couchée sur le dos avec la pierre sacrée sur la poitrine, est dépecée, aux cris assourdissants des guerriers, et remise au four pour subir une dernière cuisson. Elle est ensuite, pour la troisième fois, rapportée au maraé, où l'ariki, après avoir appelé nominativement tous les dieux et les ancêtres à la manducation, prend lui-même la tête et la mange. Le capteur de la victime distribue les parts aux assistants qui, tout le reste de la journée, sont regardés comme sacrés.

Le sacrifice n'a pas duré moins de six heures. Pendant les intervalles où l'ariki et ses officiers n'ont rien à faire et que la victime cuit, les guerriers chantent des fangou (*fagu*) ou hymnes sacrés sur toute espèce de sujets, au son d'un long tambour (*rutu*) battu avec les doigts. Ces prières et ces chants en vieux langage sont, en beaucoup d'endroits, incompréhensibles pour la génération actuelle.

Voici un spécimen de fangou :

*E ao, Tohoutika ariki ; fazinu to kava ; fakakoua to*  
Apparaîs, Tohoutika, en roi ; donne à boire de ton kava ; rassasie de ton  
*kava i to Marangaitu ; a tuu re e kava.*

kava les Marangaitous ; donne-leur la victoire et le kava.

*Te kava a Tohoutika e tuu kia Vavao, kia Havaïki.*

Le kava de Tohoutika il le donnera à Vavao, donnera à Havaïki

Nous voyons, dans ce fangou, une tribu perdue de l'est des Paumotous, où il n'y a que du sable de coraux, rappeler le kava, plante qui donne une liqueur enivrante et qui ne peut croître que sur les îles à bonne terre végétale. On y parle aussi de régions éloignées, de Havaïki surtout, d'où leurs pères sont venus sur des vaka (navires), il y a de cela

une vingtaine de générations. La filiation de ces générations, telle qu'ils la récitent, est si certaine, qu'elle est la seule base de la propriété des terres. Cette Havaïki n'est pas celle des Sandwich, ni la Savaï, son homonyme des Samoa où le *h* devient *s*. Ces deux dernières îles ont probablement reçu leur nom en mémoire de la première. Les Paumotous ont aussi leur Havaïki. " D'après nos ancêtres, disent les habitants de Taarava, notre terre était autrefois grande et élevée. Elle portait le nom de Havaïki. *Péré* l'a emportée et ne nous a laissé que cette île basse. " Or, *Péré* est le dieu des volcans. Cette tradition tendrait à indiquer que Havaïki est un continent disparu sous les flots.

## IV

CONSECRATION DES PREMIERS-NÉS.—CIRCONCISION.—MARIAGE.

## FUNERAILLES.

Ce n'était pas seulement à l'occasion d'une pêche heurieuse et des sacrifices qui la suivaient que nos Indiens adressaient à leurs dieux de longues et interminables prières ; c'était encore en plusieurs autres circonstances de la vie privée. On requérait alors le ministère du grand-prêtre, et, d'ordinaire, toute la population se réunissait pour prendre part à la fête.

Lorsqu'une femme était enceinte pour la première fois, on se rendait, après de longues prières sur le maraé, auprès de cette femme, placée sous une sorte de dais de feuillage, dressé devant sa case. Là, le prêtre faisait de nouvelles prières et consacrait, pour son usage personnel, une partie de la nourriture que la famille avait préparée. Il faisait ensuite une libation d'eau de coco, puis, la peuplade entière dévorait la nourriture qui lui était abandonnée.

C'était surtout à la naissance des premiers-nés, c'est-à-dire du premier garçon et de la première fille, qu'il y avait une grande fête.

Tous les habitants de l'île étant réunis, la famille commençait par choisir une troupe d'indiens qui, unis au grand-prêtre, devaient prier la nuit et le jour auprès du nouveau-né. L'enfant, à peine détaché du sein de sa

mère, était porté à quelque distance de la case, devant une pierre fichée en terre et consacrée à cette occasion. Là, le grand-prêtre priait Tané, roi du Ciel et maître de la vie, de conserver l'existence au jeune nourrisson. L'enfant était ensuite reporté à sa mère, le grand-prêtre faisait la libation accoutumée, et tout le monde prenait part à un festin.

Peu de jours après, toute la peuplade se rassemblait de nouveau sous la petite galerie qui se trouve habituellement devant la case de nos insulaires. On y récitait quelques prières, et l'on portait l'enfant devant la pierre consacrée le jour de sa naissance. Là, après de nouvelles prières, on lui imposait son nom. Lorsqu'il était assez fort pour se tourner de lui-même sur sa natte, on le portait une troisième fois devant la pierre de sa naissance pour y être recommandé et consacré aux dieux.

Arrivés à l'âge de puberté, les garçons étaient soumis à la circoncision, cérémonie essentiellement religieuse chez tous les Océaniens aussi bien que chez les anciens Juifs. La nourriture d'usage étant trouvée, l'île entière, ou, tout au moins, la parenté du jeune homme, se réunissait devant la case des parents qui, d'ordinaire, assistaient en pleurs à cette douloureuse opération. En cette circonstance, le grand-prêtre priait encore Tané de faire du patient un homme fort et robuste. Après la cérémonie et le repas qui suivait, on se livrait généralement à la danse et à la lutte.

Pour les jeunes filles, cet usage était remplacé par le percement des oreilles qui, à Fangatau, se faisait avec le même accompagnement de prières, de festins et de danse. A Takoto, le père se contentait de percer lui-même les oreilles de sa fille sans aucune solennité.

Le mariage était aussi complètement inconnu dans cette île. Mais il n'en était pas ainsi à Fangatau, dont la population paraît avoir été plus religieuse, moins corrompue et moins cruelle que celle de Takoto.

A Fangatau, dès qu'un jeune homme avait trouvé et fait agréer à sa famille l'épouse de son choix, on convoquait la population entière, et le grand-prêtre procédait à la célébration du mariage qu'on appelait *aro-piri* (union des

faces). Il commençait par oindre, avec de la teinture bleâtre de *rega* (espèce particulière de corail), les joues de la jeune fille et le front du jeune homme, accompagnant la cérémonie de prières adressées à Tané, maître de la vie. Il ordonnait ensuite aux nouveaux mariés de s'embrasser; puis, la libation accoutumée faite, le repas commençait.

Chez nos sauvages, le mariage n'était pas un engagement sérieux; bien moins encore était-il irrévocable. La fécondité même de la femme n'était pas toujours un titre suffisant pour ne pas être renvoyée ou négligée par le mari, qui, assez souvent, lui préférait ou lui adjoignait d'autres compagnes, mais sans aucune cérémonie, car, chez eux, le mariage était essentiellement unique. Il ne se répétait jamais, même après la mort de la première épouse.

Un Indien venait-il à mourir, toute la population se réunissait, surtout si le défunt était un guerrier renommé, ou membre de quelque puissante famille. Les parents engageaient une troupe de pleureurs qui devaient présider et vaquer à toutes les cérémonies des obsèques. Ceux-ci prenaient d'abord au défunt, comme je l'ai dit précédemment, des mèches de cheveux et de barbe, et des ongles qu'ils réunissaient à ses anciennes dents, sur une petite planchette. Ils roulaient et enveloppaient le corps dans une natte de pandanus ou de feuilles de cocotier, et ensuite, par des chants monotones et lascifs, coupés de cris sauvages, l'on pleurait le défunt.

(A continuer.)